

*Du désert*, je prends la route avec l'intention de trouver des objets dans tous les sens... La première fable le long d'un quai se présente sous l'apparence d'un cargo : le nom qu'il porte est *Diane*. Je la trouve, elle et sa suite ! Je me détourne et abandonne d'anciens monuments pour tenter de rentrer chez moi avec ce premier pas, précaire, dans le paysage. Il s'effectue dans le tumulte où j'entretiens une douce querelle entre des pensées et des étendues, où mes mouvements sont des motifs. Je me représente loin d'ici pour mieux être là, incommode quelques gardiens donc leurs ennemis : nulle part mieux qu'ici, n'importe où, avec le constat de cette première image. Je tente de mesurer la puissance des déséquilibres qui me voient divisé, désorganisé, déchiré, mis en pièces, mis à l'écart le long de cette fuite. J'observe et suis observé par ce paysage que je transpose sur une feuille de papier tirée du rouleau qui m'en promet d'autres. Ce n'est pas aisé de se retrouver face à l'évidence qui nous rend invisible, face à l'insistante que les suivantes seront. Devant ce grand trou, je fais le poirier. Mes yeux s'attardent sur quelques mots, cherchent leurs sources. Je voudrais ne rien refuser du territoire parcouru, transposé, représenté. Cette étendue est une surface répondant à des infiltrations et à des retours. Ce plan est la surface vers laquelle je remonte après avoir cherché le fond, sa répétition. Tout n'est que répétition : la première n'aura pas lieu



C'est logiquement que je peins le deuxième paysage, deuxième sur une ligne qui confirme un format, non plus singulier, mais régulier. Le tumulte de la couleur est comme celui d'une place publique. Le paysage, que je pourrais appeler une retenue, a son débit, sa nécessité. La pression commence à augmenter et va trouver un écart agrandi demain. Le paysage, habité par des pressions, des dépressions, des restes, est le chemin qui me ramène, entre autres, vers des œuvres, diminue la distance jetée entre moi et, par exemple, ces deux sculptures de Joseph Beuys : *Nasse Wäsche, Jungfrau II & III*, 1985. *La Jeune fille au linge humide* : deux souvenirs de sarcophages de tailles différentes où un plan de coupe aurait fondé un bon travail, une expertise, de bons rapports et de mauvais... Je scie la scie et la scie me scie... et déjà je reparle d'une colonne horizontale... et je me demande à quoi va ressembler ce déroulement... (ce que peut un déroulement) plan par plan... plateau. La scène se vide... je suis face à un hiatus : vide opérant comme raccord de continuité. Le paysage transposé possède une dimension. Je n'en sors pas. Il me cerne, m'embrasse, m'entoure et j'ai une carapace, une armure à déposer. Je voudrais penser et m'étendre... voilé, le moins possible, comme cette jeune fille égyptienne au linge humide... les mouvements ondulatoires formant un territoire où des terminaisons enregistrent des modulations, mais aussi des abscisses, des ordonnées, des coordonnées. Je regarde une nouvelle fois la très longue bâtisse. Je m'éveille avec l'image de buildings allongés tels des ponts... se reposer, tel l'élevage de poussière que nous montre le *Grand Verre* couché, restant à peine un défi : le moins possible



Ce troisième paysage dessine une marche arrière. Pas en arrière : nouvelle fantaisie, sans barre de mesure, très lente... Trois pas en arrière, pas m'éloignant d'un geste : celui de me glisser dans l'eau d'un bassin. Ces trois pas me font l'échanger contre des bassins de couleurs. Trois pas revenus en trois nouvelles retenues : je compte : un, deux, trois, deux, un. Je regarde dans le rétroviseur de la camionnette, je vois une superbe pile couverte de bandes obliques, fluorescentes : effets visuels recherchés pour que de lourds véhicules, en effectuant une marche arrière, ne percutent pas cette pile. Sa masse protège un haut pylône pour l'éclairage public du pan oblique, dessinant une lente fosse de stockage, de déchargement. L'obliquité fonce sous le niveau de la mer : à vive allure et dans de vives couleurs... Je traverse des stries. Le jeu des obliques combinées mesure la longue, l'épique arlequinade qui s'amorce avec ces premiers pas qui me voient encore sur le bord de l'eau. Ce jeu d'obliques, ce mouvement fou, me propulse vers l'amont du fleuve remonté par Marlow rencontrant le Russe dans sa cote de travail rapiécée... « Son aspect me rappelait quelque chose, quelque chose d'étrange que j'avais déjà vu quelque part. Tout en manœuvrant pour accoster, je me demandais : à quoi donc ressemble-t-il ? Et tout à coup je compris. Il avait l'air d'un arlequin... Ses vêtements étaient faits de ce qui sans doute avait été autrefois de la toile brune, mais ils étaient entièrement couverts de pièces éclatantes, bleues, rouges, jaunes, – pièces dans le dos, sur le devant, sur les coudes, aux genoux ; ganse de couleur au veston, ourlet écarlate au fond de son pantalon ; et le soleil le faisait paraître extraordinairement gai et propre en même temps, parce qu'on pouvait voir avec quel soin ce rapiécage avait été fait. » Là, je suis. Je me tiens dans cet entre-deux. Double arlequin : blanc, noir, multicolore... Hellequin... nom d'un diable, ou Herle King... le roi Harilo. Ce personnage de la littérature – littorale – dessine une poupée précise (figure de poupe), entre le blanc et le noir, entre Marlow et Kurtz, entre l'Europe et l'Afrique, entre la lumière et la lumière, entre l'horreur et Pierrot, la nuit, la chaleur, le froid. Ligne blanche. Ligne noire

